

Zeitschrift: Le conteur vaudois : journal de la Suisse romande
Band: 8 (1870)
Heft: 10

Artikel: Ce que les vitrines disent aux jeunes filles
Autor: [s.n.]
DOI: <https://doi.org/10.5169/seals-180804>

Nutzungsbedingungen

Die ETH-Bibliothek ist die Anbieterin der digitalisierten Zeitschriften. Sie besitzt keine Urheberrechte an den Zeitschriften und ist nicht verantwortlich für deren Inhalte. Die Rechte liegen in der Regel bei den Herausgebern beziehungsweise den externen Rechteinhabern. [Siehe Rechtliche Hinweise.](#)

Conditions d'utilisation

L'ETH Library est le fournisseur des revues numérisées. Elle ne détient aucun droit d'auteur sur les revues et n'est pas responsable de leur contenu. En règle générale, les droits sont détenus par les éditeurs ou les détenteurs de droits externes. [Voir Informations légales.](#)

Terms of use

The ETH Library is the provider of the digitised journals. It does not own any copyrights to the journals and is not responsible for their content. The rights usually lie with the publishers or the external rights holders. [See Legal notice.](#)

Download PDF: 31.01.2025

ETH-Bibliothek Zürich, E-Periodica, <https://www.e-periodica.ch>

son. On prend une petite bouteille, un flacon, et l'on se sert du goulot comme du trou d'une clef pour produire un son. Si l'on verse de l'eau dans le flacon et que l'on diminue ainsi graduellement le volume de l'air contenu, le son devient de plus en plus aigu. Plusieurs autres expériences dues, soit aux illustres physiciens Helmholtz et Tyndall, soit au célèbre constructeur Kœnig, à Paris, sont destinées à mettre en évidence, devant un grand auditoire, l'existence des nœuds et des ventres que les sons déterminent dans une colonne d'air.

M. *Cauderay* décrit un perfectionnement important qu'il a apporté récemment à son appareil pour l'appel des postes d'une ligne télégraphique. Il montre également un appareil nouveau qu'il a inventé pour contrôler le service des veilleurs de nuit. Les différents appareils employés jusqu'à ce jour donnent facilement prise à la fraude ou présentent des complications telles qu'ils demandent des réparations fréquentes. L'appareil électrique que M. *Cauderay* a construit pour la maison pénitentiaire de Lausanne imprime sur un cadran, dans la chambre même du directeur, un signe indiquant l'heure où un bouton, placé dans tel ou tel emplacement qui exige une surveillance, a été pressé par l'employé de service.

M. *Schnetzler* présente à la Société quelques anomalies de physiologie végétale, puis M. *Bryner* fait fonctionner un appareil ingénieux au moyen duquel on projette sur un écran l'image agrandie d'une photographie, d'un dessin, ressource précieuse pour les cours publics. S. C.



La Conspiration de Compesières,

poème en patois savoyard. 1695.

Introduction et notes par Ph. Plan, dessins d'Alf. Du Mont. Genève, A. Cherbuliez et Comp.; imprimerie Fick. 1870.

La *Conspiration de Compesières*, ce curieux poème patois que nous annonçons l'automne dernier, vient de sortir des presses de M. J.-G. Fick, à Genève. C'est un charmant volume à ajouter à une collection déjà nombreuse, riche et variée, et l'habile imprimeur soutient dignement la solide réputation qu'il s'est faite. Les dessins d'Alf. Du Mont sont pleins d'esprit et de verve et traduisent parfaitement les malices de cette piquante satire.

Nous aurions volontiers raconté ce gai fabliau, mais la spirituelle analyse de M. Ph. Plan, dans sa consciencieuse introduction, nous en dispense, et nous y renvoyons nos lecteurs.

Au reste le thème est fort simple. Un Genevois, retourné au catholicisme et traître à sa ville natale, le nommé Marc Dupuy, rassemble à Compesières tous les curés des contrées environnantes. Il s'agit de savoir comment on pourra s'y prendre pour faire le plus de mal possible aux Genevois, qui ont refusé une chapelle au résident français. L'auteur débute par le dénombrement des curés, dénombrement facétieux et désopilant qui nous montre les bons prêtres usant des moyens de locomotion les plus primitifs et les plus insolites, le tout saupoudré de sel gaulois. Puis vient la discussion des voies et moyens. « *Sire Dupuy* » préside l'assemblée et chacun dit son mot et donne son coup de bec. Les opinions les plus drôlatiques se font jour. Mais il y a à craindre les repréailles et les assistants ne sauraient se passer de mille douceurs qu'ils ne trouvent qu'à Genève. Que faire? A la fin cependant, la colère et l'indignation l'emportent: il est décidé que l'on empêchera la sortie du bois et du charbon:

« *Le bio Dupuy, qu'avai fai le conplo,*
» *De grand argoi se confla quem'on bo.* »

Le beau Dupuy, qui avait fait le complot,
De grand orgueil, se gonfla comme un bot.

Mais une fois les Genevois matés et la ville reconquise, qui aura les bénéfiques? Chacun veut sa cure: celui-ci Saint-Pierre, un autre la Madeleine, et nos gens se querellent. Querelle homérique s'il en fut, et qui va dégénérer en batterie, *l'iron tot pret de s'esserprena*, — lorsqu'arrive tout à coup la nouvelle « que les choses sont réglées au plus grand » avantage de l'ennemi commun, et toute la cons-
» piration tombe à plat. »

Qui est l'auteur du poème?

« *Yet le garçon de la tanta*
Du parent de la servanta
De Jan que jamais ne fu. »

Aussi M. Ph. Plan a-t-il fait de vaines recherches pour le trouver.

La *Chanson de l'Escalade* a bien son mérite, mais la *Conspiration de Compesières* surpasse le chant national par sa verve abondante et le flot large et non interrompu de sa gaieté.

L. FAVRAT.



Ce que les vitrines disent aux jeunes filles.

Il est huit heures du soir. Tout le long du trottoir, ce ne sont que petits pieds qui trottaient allègrement, petits minois plus ou moins chiffonnés qui défilent rapidement sous l'ondée lumineuse des boutiques, jetant une œillade par-ci, un sourire par-là.

De nombreuses jeunes filles reviennent de l'ouvrage; elles sortent des magasins, des ateliers, des arrière-boutiques, le sac ou le panier au bras, le petit chapeau noyé dans la ti-gnasse, le nez assez volontiers retroussé, les narines friandes de la brise du soir, si bonne, si appétissante pour les petites personnes qui ont gagné dans la journée leurs trente-cinq ou quarante sous.

— Si tu voulais! si tu voulais! reprennent vite sur tous les tons, sur tous les airs, et les pimpants petits chapeaux de tulle, de satin, de dentelles, tout barbus, tout ruchés, tout perlés, et les impertinentes petites toques de velours qui vous poignardent l'œil de leurs brindilles d'or; si tu voulais! disent ceux-là, parmi les touffes de tes blonds cheveux qui frissent si bien, nous ferions scintiller nos perles et nos fleurs, nous donnerions à ton visage ce cachet de distinction, cet air *comme il faut* où se révèle l'élégance native...

— Non, non, s'écrient avec humeur les toques toujours prêtes à se faire valoir, c'est nous qui donnerions à ton jeune et frais minois le petit air qui lui convient, ce petit air à la fois provocant et naïf, où se croisent tout étonnées les hardiesses de la femme et les grâces ingénues de l'innocent bébé, adorable mélange d'intrigue et de réserve, d'audace et de timidité, qui excite et qui charme, qui fait venir en même temps des baisers sur les lèvres et des rêveries dans le cœur.

Et vous croyez peut-être que c'est fini? et vous croyez que nos fillettes, se bouchant les oreilles et parvenant à se tirer de toutes ces griffes, en seront quittes pour quelques gros soupirs au vent, pour quelques petites égratignures dans le cœur, et qu'elles pourront, sans plus d'embûches désormais, continuer leur petit bonhomme de chemin?

Ah bien, oui! Voilà maintenant que derrière les vitres étincelantes du joaillier, les diamants, les saphirs, les rubis, les topazes et les émeraudes se mettent à briller, à scintiller, à pétiller, et voilà qu'au milieu de ce brasier d'étincelles apparaissent avec tout l'éclat, tout le prestige de leurs attributions, les montres, les bagues, les boucles d'oreilles, les bra-

celets, les ceintures dorées qui narguent le proverbe, les diadèmes qui invitent à l'usurpation...

Tout cela parle, voyez-vous ! tout cela cligne de l'œil ; tout cela vous a, pour enjoler nos fillettes, des sourires et des chansons qui font merveille...

Par moments, çà et là, devant les étalages resplendissants des magasins elles s'arrêtent, éblouies. L'œil fasciné, le cœur palpitant, elles se plongent avec délices dans ces flots de séductions qui miroitent derrière les vitres ; elles prêtent complaisamment l'oreille aux perfides discours que leur débitent tout bas les petits serpents tentateurs dont foisonnent d'ordinaire ces merveilleux bouquets de l'étalage.

— Si tu voulais ! disent avec toutes sortes de grâces chatoyantes les fines et légères batistes, si tu voulais, au lieu de la toile grossière, au lieu du vulgaire calicot sous lequel sont enfouis les trésors de ta jeunesse, c'est nous qui ferions à ton petit corps délicat et parfumé une chemise au vaporeux tissu, plus douce sur ton sein que la rosée du ciel sur les fleurs de la prairie. Si tu voulais, dans l'armoire de paillassandre, exhalant ces odeurs qui font délicieusement frissonner, nous serions là, deux ou trois douzaines, toutes plus élégantes, plus fraîches, plus coquettes les unes que les autres ; nous serions là, sur l'étagère, bien rangées, à portée de ta main, toutes prêtes à voltiger sur tes blanches épaules, avec nos légers papillons de rubans, notre neige de valenciennes et nos fines guipures. Avec quel petit air plein de mystère et de mutinerie tu t'en viendrais, le soir, avant de te coucher, faire au milieu de nous le choix que te conseilleraient d'innocents caprices ou peut-être, qui sait ? de coupables, mais de si mignons desseins !

— Si tu voulais ! murmurent les étoffes de soie aux scintillants glacis, si tu voulais, pour toi, nous prendrions chez la tailleuse en vogue les formes les plus nouvelles, et le long du trottoir, tandis que tes petites bottes, haut perchées sur leurs talons pointus, feraient *cric ! crac ! cric ! crac !* nous, doucement émues, nous ferions tout gentiment *frou ! frou ! frou ! frou !* — ce qui te poserait tout de suite dans l'oreille des passants.

— Si tu voulais ! disent les manchons d'Astrakan et les petites martres du Canada, nous ferions connaître à tes mains des plaisirs dont elles ne se doutent guère, les pauvrettes, que la bise a si souvent mordues ! Si tu savais comme c'est bon de fourrer ces petites mains là-dedans ! Il ne fait pas plus chaud dans un nid de colombes...

Ta ! ta ! ta ! les colombes ne sont plus au nid ! interrompent malicieusement les nuageuses tarlatanes, les mousselines impatientes de jeter au soleil leur ondoyante écume. Voici que le printemps va faire éclore toutes ces grâces bouffantes de fleurs et de rubans que d'un regard contrit tu as si souvent admirées. Si tu voulais pourtant, toi aussi, faisant bouillonner sur ta petite personne nos pétales de gaze et nos légers volants, tu t'en irais promener sous les grands arbres la poésie de ton cœur et la fraîcheur de ta toilette.

— Et nous, disent les bagues, et nous, et nous ! s'écrient à la fois les pendants, les bracelets, les colliers, et tout le reste de la bande, si tu voulais !

Ainsi de toutes parts sollicitées, entraînées par tous les papillons du désir dans le labyrinthe des rêves enchanteurs, il en est plusieurs, parmi ces fillettes, qui désertent l'essaim des fourmis travailleuses.

Mais il en est aussi qui, fermant l'oreille aux plus douces cajoleries, s'en vont leur droit chemin, sages, pensives, recueillies, écoutant même quelqu'un d'invisible qui marche à leur côté, leur murmurant tout bas :

— Non, non, chère petite, ne te laisse pas prendre à ces pièges dorés ; passe sans s'arrêter devant ces vitrines éblouissantes qui t'attirent, devant ces bijoux qu'elles font scintiller à tes regards ravis, devant ces plaisirs mondains qu'elles font entrevoir à ton imagination vive, et ne perds à les contempler ni le repos de ton âme, ni la fraîcheur de ta jeunesse, ni le courage de ton travail : ton âme a plus de sourires que ces vitrines n'ont de bijoux ; ta jeunesse a plus de fleurs que ces parures n'ont de perles ; ton travail plus de bonheur que ces plaisirs n'ont de gaieté.

Crois-moi, ta robe d'indienne est un précieux écriin ; sois avare et soigneuse des trésors qu'elle renferme. Ton cœur ignorant est une source de douces joies ; ne le laisse pas troubler par les flots impurs de la séduction.

De ton petit pied honnête et trotte-menu, va-t-en modestement le long du mur, et hâte-toi d'arriver dans la petite chambre, où t'attendent le sourire de ta mère, le baiser du petit frère, qui te doivent tous deux la joie de tous les jours et la toilette du dimanche. Va ! brave petit cœur, sois toujours leur richesse avec ton aiguille, sois toujours leur gaieté avec ta chanson, et fais que ta chanson leur arrive. toujours fraîche, toujours pure — entre huit et neuf heures du soir.

Diverses localités ont déjà eu leur concert au profit des orgues de la Cathédrale. Indépendamment de l'excellence du but, on aime à prendre part à ces petites solennités musicales, qui, en répandant le goût du chant aident puissamment à l'élévation des idées et à l'avancement du vrai progrès.

Dimanche dernier, nous assistions, à Romanel, au concert donné par l'*Echo des Bois* et la Société instrumentale du Mont, réunies à la *Lyre* de l'Ecole normale. Le programme, très bien composé, renfermait plusieurs chœurs simples et populaires, et deux morceaux d'une difficulté réelle. L'*Echo des Bois* a chanté *Suisse, Suisse*, d'une manière digne de sa vieille réputation. La *Lyre* s'est fait honneur par l'exécution du *Chœur suisse* ; sûreté, précision, justesse, rien n'a manqué à ce morceau. Cette société aussi utile que modeste existe déjà depuis longtemps, mais c'était la première fois qu'elle se présentait au public. L'essai a été couronné d'une entière réussite. La jeune fanfare du Mont, à peine constituée, mais pleine d'entrain et d'avenir, a pris aussi une large part au concert, qui a laissé l'impression la plus favorable.

On a dû constater souvent, dans certaines localités, une regrettable indifférence à l'égard du chant ; tel n'était point le cas à Romanel. La population tout entière a témoigné sa sympathie, en assistant nombreuse à la réunion et en offrant après le concert une collation à ses jeunes hôtes. De ce moment, ce fut une véritable fête, où toasts et chansons entretenirent jusqu'au soir une douce harmonie et une gaieté du meilleur aloi. Quand il fallut songer au retour, la fanfare du Mont voulut accompagner ses nouveaux amis jusqu'à Lausanne, et dans la soirée la joyeuse troupe traversait nos rues, heureuse de sa réussite et bien récompensée de ses efforts.

OBLIGATIONS VILLE DE PARIS 1865

Tirage du 15 mars 1870.

Prime principale fr. 150,000.

21 primes obtiennent fr. 285,000.

Une demi-obligation pour ce tirage coûte fr. 8.

Une obligation " " " fr. 15.

Envoi franco de la liste des numéros sortis.

Agence de Publicité **Vérésoff & Garrigues**, place Bel-Air, à Genève.

L. MONNET. — S. CUÉNOUD.